

le libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à Georges VIDAL

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10^e)

Chèque postal : Férandel 586-65 Paris

LES ÉVÉNEMENTS D'ALLEMAGNE

Il ne faut pas vendre la peau de l'Ours avant de l'avoir tué

Le Bureau de l'Association Internationale des Travailleurs nous a apporté, dans le dernier numéro du *Libertaire*, d'importantes précisions sur la situation en Allemagne.

Ce qui fait le prix de ces informations, c'est que : d'une part, elles émanent de camarades dont l'esprit fermement révolutionnaire nous est connu depuis longtemps et que, d'autre part, ces camarades vivent, pour la plupart, à Berlin, sont au cœur même du mouvement et, par suite, admirablement bien situés pour tout savoir et tout observer.

Nous attendions avec impatience cette communication. Elle est quelque peu longue, mais, par la netteté des renseignements dont elle abonde et dont l'intérêt ne flétrit pas un instant, elle constitue un rapport extrêmement précis et concluant.

Tout militant qui le lira attentivement et sans parti pris sera désormais fixé sur la véritable situation des Partis et des classes en Allemagne.

Ce document est de ceux qu'on ne résume pas ; il faut le lire en entier. Je n'en retiens, aujourd'hui, que la conclusion. La voici :

Telle est la situation dans laquelle se trouve la classe ouvrière de l'Allemagne. Lien par les résultats extraordinaire d'un côté, rendue appauvrie par la misère économique de l'autre, elle permet à la réaction la plus farouche de gagner le moment propice pour saisir sa proie et la serrer de nouveau et plus fortement que jamais dans l'engrenage des classes. Les grandes crises, les fautes, bien grands sont les crimes de la social-démocratie et des syndicats réformistes. La révolution est ratée, car ces deux organisations ont dirigé toutes les aspirations du prolétariat allemand dans une fausse voie. Au lieu de la lutte contre le capitalisme et l'état, ce fut la collaboration avec celui-ci et l'assassinat de celui-ci. La collaboration avec les organisations patronales est une trahison des intérêts de la classe ouvrière : cela a été admis même par les syndicats de la tendance Hirsch-Dunker (tendance libéral-bourgeoise). Mais l'Union Générale des Syndicats, dont le siège est à Amsterdam, et la Syndicale Internationale d'Amsterdam, se trouvent toujours en contact collaborationniste avec le patronat !

La F.A.U.D. a pu se tenir loin de toutes ces infections réformistes et nationalistes et a tenu, bien haut, les jours de l'élection comme ceux de deuil, le drapé de la mort, la mort de la classe ouvrière. Et alors, lorsque actuelle, elle s'est élevée à l'Allemagne, l'engagée — par ses appels et ses manifester — à prendre la grande route de l'action directe. Elle demandait à la classe ouvrière de répondre à toute tentative de la part du patronat de détruire la journée de travail, des salaires généraux, pour un sabotage, par tous les moyens d'action directe. Elle finissait à dresser contre toute tentative d'enfreindre la journée de huit heures, la demande de la journée de six heures, de façon à pouvoir soutenir à la misère la grande masse des chômeurs.

Les forces directives, les forces directrices autres en Allemagne sont des forces réactionnaires. D'un côté, le capitalisme brutal et la puissance militaire organisée soutenu par les fascistes innombrables et bien armés ; de l'autre côté, une classe ouvrière désabusée par les luttes incessantes entre partis, par les aréquindades politiques, éprouvée par toutes ses luttes vaines, et dépourvue de toute possibilité d'avenir.

Pour nous, syndicalistes de la F.A.U.D., nous devons continuer à attiser davantage l'esprit révolutionnaire et tendre tous nos efforts pour indiquer au prolétariat allemand la route de la lutte révolutionnaire de classe telle qu'elle fut tracée par la tradition de la première Internationale, telle qu'elle est continuée par l'Association Internationale des Travailleurs.

Qu'il y a loin — hélas ! — de l'étran- glement, passer, je l'espère, de la Révolution allemande aux affirmations triomphales et péremptoires du secrétaire général de la C. G. T. U., retour de Saxe !

Je n'ai pas sous les yeux le texte in extenso de ces affirmations, encadrant, il y a quelques jours, dans *l'Humanité*, le portrait de Monnousseau. J'ai, néanmoins, conservé le souvenir très net de celles qui suivent :

« Les travailleurs de France pensent à la veille déclarer. Ils se trompent : elle bat déjà son plein. Le premier acte de cette Révolution, deuxième étape de la Révolution mondiale, a été la constitution d'un Gouvernement ouvrier et paysan en Saxe et en Thuringe. Le deuxième acte a été accompli par le général Muller, quand il a lancé contre ce Gouvernement son ultimatum et ses menaces. »

Et plus loin :

« J'ai vu les trois ministres saxons appartenant au Parti Communiste. Ce sont des révolutionnaires résolu, énergiques, prêts à tout. Ils ont fait leurs preuves et, dans les circonstances les plus graves, ils ont déjà donné la mesure de leur tempérament de fer et de leur caractère indomptable. Le sort des ouvriers et paysans de Saxe est dans des mains sûres ! »

Ainsi s'exprimait Monnousseau qui avait assumé la tâche lourde de res-

ponsabilités et de périls — Ah ! mais... — de se rendre en Saxe rouge, pour en rapporter les renseignements que le prolétariat de France attendait angoissé.

Et, de la première à la dernière ligne, l'interview du secrétaire général de la C. G. T. U. — interview rédigée par Monnousseau lui-même — était aussi nette, franchante et catégorique.

Nous savons, aujourd'hui, que ce fameux gouvernement prolétarien de Saxe a capitulé honteusement et sans esquisser une résistance sérieuse. Nous savons que les trois ministres saxons communistes se sont aussi piteusement que leurs collègues social-démocrates, laissés expulser, sans coup férir, de leurs ministères. Nous savons, enfin, que, par la pusillanimité et laveuglement des chefs, cette levée en masse du prolétariat allemand, qui aurait pu être formidables et décisives, va aboutir à ceci : peut-être chose faite à l'heure où j'écris — au triomphe du fascisme en Allemagne, à une Dictature de droite suivie d'une implacable répression.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en Amérique et même — et surtout — à Moscou, il est de toute évidence, que ses informations, pronostics et suggestions seront, d'avance et à juste raison, frappés d'un discrédit absolu.

Tout le monde, il est vrai, peut se tromper ; l'infaillibilité n'est le privilège de personne. Toutefois, il y a la mesure, la qualité et les circonstances, et, quand un homme, placé à la tête d'une organisation, se rend sur place pour enquêter, se renseigner, se décliner, interroger sur une situation donnée, quand cet homme se trompe aussi grossièrement et, face à des événements aussi considérables, a des « VISIONS » de ce calibre, non seulement il se couvre de ridicule (ce qui, après tout, ne serait préjudiciable qu'à lui-même, s'il était un simple mortel comme vous et moi), mais encore, il disqualifie l'organisation dont il est le plus haut représentant.

Qu'en tel homme, demain, aille en délibération en Angleterre, en Italie, au Japon, en

1^{re} division, le 19 septembre, accusant le capitaine Amakasu de crime : « L'accusé eut toujours un grand antagonisme vis-à-vis des agissements des socialistes, et crut bon, dans l'intérêt du bien-être du Japon, de luer Sakaya Osugi, lequel pouvait causer de grands désordres après le retrait des troupes des régions dévastées. »

S'étant assuré, le 15 septembre, que Osugi habitait à Hashiwagi, faubourg de Tokyo, l'accusé qui occupait le poste de commandant du corps de gendarmerie de Higashimachi, se rendit à l'habitation d'Osugi, le 16 septembre, et arrêta Sakaya Osugi, sa femme et un enfant de 7 ans qui se trouvaient également là, les emmena au quartier général du corps de gendarmerie de Higashimachi, et, personnellement, les étrangla tous les trois. Le crime fut commis dans une salle vide du quartier général, entre 8 h. 30 et 9 h. 30 du soir.

« Aussitôt après le tremblement de terre, la police locale, ainsi que la gendarmerie de Higashimachi s'entendirent pour arrêter tous les « socialistes ».

Assassinat d'Osugi

« Ayant appris que le militaire libertaire Sakaya Osugi n'avait pas encore été arrêté par la police locale, j'entreprends de minutieuses recherches concernant ses faits et gestes depuis le 10 septembre ; pour cette simple raison, c'est que bien qu'il n'y eut aucun danger à socialiste, tant que Kuroki serait occupé par les troupes, il semblerait possible que les « socialistes » puissent causer de grands désordres après le retrait des troupes. »

Il était environ 5 h. 20 du soir, le 15 septembre, lorsque je quittais le quartier général du corps de gendarmerie de Higashimachi, me rendant au poste de police de Yodobashi, accompagné par le sergent-major Mori et par les caporaux Higashida et Houda. Nous sommes arrivés au poste vers 6 heures et peu de temps après le sergent-major Mori et moi-même nous partions escortés vers la demeure de Sakaya Osugi.

« Alors que nous montions et faisions bonne garde, le lendemain vers 5 h. 30 du soir, nous vîmes notre homme et sa femme qui rentraient accompagnés d'un jeune garçon d'environ 7 à 8 ans et je vis Mme Osugi acheter des poires dans un magasin près duquel j'étais embusqué, alors que Mori et le jeune garçon attendaient près de là.

« Lorsque Mme Osugi sortit du magasin, le sergent-major Mori leur ordonna à tous trois de les suivre à la gendarmerie, et après avoir repoussé la demande d'Osugi qui désirait rentrer chez lui, le sergent-major Mori et moi-même les avons accompagnées à pied jusqu'au poste de police de Yodobashi, d'où je les conduisis ensuite en moto-car, au quartier général du corps de gendarmerie de Higashimachi où nous sommes arrivés vers 6 h. 30 du soir.

« Soichi Tachibana, l'enfant de 7 ans en question, est le fils d'une sœur de Osugi, Ayame, âgée de 24 ans et mariée à M. Saburo Tachibana. Le jeune garçon avait rencontré son oncle Osugi et sa tante Noye Ito chez un jeune frère d'Osugi, à Esumi, le 16 septembre, jour du crime, et les avaient suppliés de l'emmener à Tokio afin de voir les ruines de la catastrophe.

« J'ai conduit les trois prisonniers, dit le capitaine Amakasu, au quartier général de la gendarmerie de Kojimachi, et les ai enfermés dans une pièce vide située au dernier étage. Je leur ai ensuite commandé de souper. A 8 heures du soir, l'ordonnance au sergent-major Mori de conduire Osugi dans une autre pièce vacante et de le ques- tionner. Alors qu'il exécutait mes ordres, j'enfrais dans la pièce où Osugi se tenait assis, tournant le dos à la porte. Sans aucun avertissement, je lui passai mes bras autour du corps et le lâchai en serrant dans une passe de ju-jitsu. Puis je le tirai en arrière et l'allongeai sur le parquet tout en ressentant mon étreinte.

« Osugi frémît et tenta de se dégager. En vain. Au bout de 10 minutes il était mort. A l'aide d'une corde dont je m'étais munie je lui enserrai le cou et le laissai sur le parquet dans la position qu'il avait. Pour une raison ou une autre, il ne poussa pas un cri, pas un gémissement.

« Mes instructions au sergent-major Mori étaient que je devais tuer Osugi, durant son interrogatoire ; et pendant que j'accomplissais mon acte, Mori était assis, sans mot dire. Lorsqu'Osugi fut prêt de rendre le dernier soupir, il remua les jambes, et bien que ma mémoire me fait de doute à cet instant, je crois avoir ordonné à Mori de lui tenir les jambes pendant un moment.

Assassinat de sa Compagne

« A 9 heures, ce même soir, j'entrai dans mon bureau où se trouvait la femme d'Osugi. Lorsque j'entrerais, elle était assise sur une chaise près de mon bureau, tournant le dos à la porte. Malgré tout, sa position n'était pas très bonne et présentait des difficultés pour que je puisse l'étrangler par derrière ; aussi j'arpentais la pièce tout en lui demandant si elle ne pensait pas que la loi martiale était une chose stupide. A ceci, elle sourit mais ne répondit pas.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

« Finalement je lui dis : « Je suppose que vous publiez vos expériences présentes dans quelque publication ? » Elle me répondit : « Nous avons deux ou trois revues qui nous ont fait des offres importants :

Corps jetés dans un puits

« A 10 heures du soir, j'ordonnais à Mori et aux soldats de 1^{re} classe Hamashita, Honda et Hirai, de m'aider à enterrer les vétérans des trois victimes. Nous enveloppâmes les corps dans de grosses toiles, bien liées, et les jetâmes dans un vieux puits, dont nous ne faisions jamais usage, situé près des magasins du quartier général de gendarmerie. La raison pour laquelle je fis jeter les corps dans ce puits, est que mes subordonnés étaient désireux d'au moins transporter les corps à l'extérieur, je pensais moi-même qu'il y aurait plus de chances de découvrir si je faisais sortir les corps de la gendarmerie.

« Après que les trois corps furent jetés dans le puits, l'ordonnance de tuer dessus afin de les couvrir des briques provenant d'un magasin démolé. Le matin suivant une équipe de coûteux vint pour la réparation du magasin, et je leur commandais de remplir le puits à l'aide des débris.

« Les vétérans, sacs et autres choses personnelles appartenant aux trois personnes, je les transportais dans ma moto-car, lors d'une inspection que je fis le 17 septembre au soir, à Tsukiji, et les jetais sur des bûches qui brûlaient ; ce que contenait le sac et les poches, je l'ignore, n'ayant pas pris la peine de les examiner.

Ennemi du « Socialisme »

« J'ai étudié le « socialisme », en lisant les articles écrits par ses défenseurs. Bien que je ne pense pas que le système actuel social paraisse à tous points, je ne crois pas nécessairement que les principes soutenus par les socialistes sont corrects.

« Après que les trois corps furent jetés dans le puits, l'ordonnance de tuer dessus afin de les couvrir des briques provenant d'un magasin démolé. Le matin suivant une équipe de coûteux vint pour la réparation du magasin, et je leur commandais de remplir le puits à l'aide des débris.

« Les vétérans, sacs et autres choses personnelles appartenant aux trois personnes, je les transportais dans ma moto-car, lors d'une inspection que je fis le 17 septembre au soir, à Tsukiji, et les jetais sur des bûches qui brûlaient ; ce que contenait le sac et les poches, je l'ignore, n'ayant pas pris la peine de les examiner.

Noye Ito était une éducatrice renommée

Mme Osugi-Noye-Ito était née à Kushu, dans le sud du Japon, en 1885. Elle avait étudié dans les écoles de Tokio et y avait fait une retraite à Seattle, (la « Feme nouvelle »). Ses idées étaient transformées d'années en années, rejoignant le point de vue anarchiste d'Emma Goldman. Elle avait traduit les livres d'Emma Goldman et elle fut la première femme anarchiste à faire partie de l'International Workers Order.

« Je suis partie d'un rapport à mes supérieurs sur l'arrestation des socialistes. Mais, avec intention, je m'abstins de leur signaler l'arrestation d'Osugi, et je le tuai, avec les deux autres, de mon seul consentement. Mon premier plan était de tuer aussi Kosen Sakaya et Kyoko Fukuda. Cependant, le premier étant gardé en prison et le second s'étant rendu à la gendarmerie pour demander asile, je renonçai à cette idée.

« Je ne fis pas partie de mon plan à aucun de mes collègues. De sorte que, le 17 septembre, le lieutenant Sugita, du quartier général de la gendarmerie, vint au commissariat de Yodobashi pour savoir ce qu'était Osugi. Il lui fut répondu que le corps de gendarmerie de Kojimachi avait déjà arrêté l'anarchiste. Le lieutenant Sugita vint alors me voir et me demanda ce qu'il était advenu de Osugi. Je feignis l'ignorance.

(Ici, partie censurée par le gouvernement japonais.)

L'aide demandée à la police

« En arrêtant Osugi, j'avais demandé l'aide de la police ; l'envoyai donc le sergent-major Mori au commissariat. En remettant les policiers de leur assistance, je leur faisaient dire qu'Osugi et les deux autres, ayant obtenu la permission de revenir, n'y avait plus, désormais, aucune raison de surveiller leurs actes. Le commissaire principal répondit alors que, n'ayant pas encore présenté de rapport sur l'arrestation d'Osugi, il en ferait un disant que l'endroit où se trouvait Osugi était inconnu.

« Le lieutenant Sugita m'a dit que, étant allé à la maison d'Osugi le demander, il lui avait été répondu que la police de Yodobashi était déjà venue demander aux voisins s'ils savaient ce qu'étaient devenus Osugi et sa femme.

« Ce fait me fit croire que la police de Yodobashi essayait de se laver les mains de l'assassinat d'Osugi.

« Je ne sais si les policiers de Yodobashi m'avaient surveillé après l'arrestation et l'assassinat d'Osugi ; mais ils furent les premiers à rendre compte de sa mort. La carte que j'avais envoyée au commissariat de Yodobashi ne portait ni mon nom, ni mon grade, et, bien qu'ils eussent rapporté le fait à la police métropolitaine, ils ne semblaient pas savoir que je fusse pour quelque chose dans cet assassinat.

« Je ne m'empêrai pas d'Osugi en tant que commandant du quartier général de la gendarmerie de Kojimachi, mais je le fis en raison de mon point de vue personnel et pensant que les personnes que j'étais devenus Osugi et sa femme.

« Ce fait me fit croire que la police de Yodobashi essayait de se laver les mains de l'assassinat d'Osugi.

« Je ne sais si les policiers de Yodobashi étaient également responsables de l'assassinat d'Osugi ; mais ils furent les premiers à rendre compte de sa mort. La carte que j'avais envoyée au commissariat de Yodobashi ne portait ni mon nom, ni mon grade, et, bien qu'ils eussent rapporté le fait à la police métropolitaine, ils ne semblaient pas savoir que je fusse pour quelque chose dans cet assassinat.

« Je ne m'empêrai pas d'Osugi en tant que commandant du quartier général de la gendarmerie de Kojimachi, mais je le fis en raison de mon point de vue personnel et pensant que les personnes que j'étais devenus Osugi et sa femme.

« Ce fait me fit croire que la police de Yodobashi essayait de se laver les mains de l'assassinat d'Osugi.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

« Finalement je lui dis : « Je suppose que vous publiez vos expériences présentes dans quelque publication ? » Elle me répondit : « Nous avons deux ou trois revues qui nous ont fait des offres importants :

Le peuple japonais unanime à condamner l'assassinat

En dépit des déclarations du capitaine Amakasu, se disant seul responsable, la rumeur persiste, facilement crovable, qu'il fut incité à se meurtre par le haut commandement de l'armée et par les membres du gouvernement.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

« Finalement je lui dis : « Je suppose que vous publiez vos expériences présentes dans quelque publication ? » Elle me répondit : « Nous avons deux ou trois revues qui nous ont fait des offres importants :

Le Gouvernement blâmé pour les nombreux assassins

En dépit des déclarations du capitaine Amakasu, se disant seul responsable, la rumeur persiste, facilement crovable, qu'il fut incité à se meurtre par le haut commandement de l'armée et par les membres du gouvernement.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

« Finalement je lui dis : « Je suppose que vous publiez vos expériences présentes dans quelque publication ? » Elle me répondit : « Nous avons deux ou trois revues qui nous ont fait des offres importants :

Le Gouvernement blâmé pour les nombreux assassins

En dépit des déclarations du capitaine Amakasu, se disant seul responsable, la rumeur persiste, facilement crovable, qu'il fut incité à se meurtre par le haut commandement de l'armée et par les membres du gouvernement.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

Le Gouvernement blâmé pour les nombreux assassins

En dépit des déclarations du capitaine Amakasu, se disant seul responsable, la rumeur persiste, facilement crovable, qu'il fut incité à se meurtre par le haut commandement de l'armée et par les membres du gouvernement.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

Le Gouvernement blâmé pour les nombreux assassins

En dépit des déclarations du capitaine Amakasu, se disant seul responsable, la rumeur persiste, facilement crovable, qu'il fut incité à se meurtre par le haut commandement de l'armée et par les membres du gouvernement.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

Le Gouvernement blâmé pour les nombreux assassins

En dépit des déclarations du capitaine Amakasu, se disant seul responsable, la rumeur persiste, facilement crovable, qu'il fut incité à se meurtre par le haut commandement de l'armée et par les membres du gouvernement.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

Le Gouvernement blâmé pour les nombreux assassins

En dépit des déclarations du capitaine Amakasu, se disant seul responsable, la rumeur persiste, facilement crovable, qu'il fut incité à se meurtre par le haut commandement de l'armée et par les membres du gouvernement.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

Le Gouvernement blâmé pour les nombreux assassins

En dépit des déclarations du capitaine Amakasu, se disant seul responsable, la rumeur persiste, facilement crovable, qu'il fut incité à se meurtre par le haut commandement de l'armée et par les membres du gouvernement.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

Le Gouvernement blâmé pour les nombreux assassins

En dépit des déclarations du capitaine Amakasu, se disant seul responsable, la rumeur persiste, facilement crovable, qu'il fut incité à se meurtre par le haut commandement de l'armée et par les membres du gouvernement.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

Le Gouvernement blâmé pour les nombreux assassins

En dépit des déclarations du capitaine Amakasu, se disant seul responsable, la rumeur persiste, facilement crovable, qu'il fut incité à se meurtre par le haut commandement de l'armée et par les membres du gouvernement.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

Le Gouvernement blâmé pour les nombreux assassins

En dépit des déclarations du capitaine Amakasu, se disant seul responsable, la rumeur persiste, facilement crovable, qu'il fut incité à se meurtre par le haut commandement de l'armée et par les membres du gouvernement.

« Je lui demandais alors : « Vous, socialistes, ne laissez-vous pas les soldats et les policiers, et souhaitez-vous que le régime de la terreur continue ? » — « Nous savons des opinions différentes, mais ce que vous dites ne fait aucun doute. »

Le Gouvernement blâmé pour les nombreux assassins

En dépit des déclarations du capitaine Amakasu, se disant seul responsable, la rumeur persiste, facilement crovable, qu'il fut incité à se meurtre par le haut commandement de l'armée et par les membres du gouvernement.

</div

LA GARÇONNE AU « FAUBOURG »

Un Film propre interdit ou la censure des cochons tristes

Léo Poldès a le don de rendre agréables et instructives les matinées et soirées qu'il donne au « Club du Faubourg » : en même temps, il sert la vérité.

Grâce à lui, le 30 octobre, un public de choix a pu se rendre compte à quel degré pouvait atteindre la tartufferie de nos cinéastes cinématographiques.

Le film « La Garçonne », tiré du célèbre roman de M. Victor Margueritte, avait, on le sait, été interdit par la censure, l'intelligente censure française, qui siège — vous l'avez deviné — à la Préfecture de Police !!!

Il paraît que, dans son roman, l'auteur de « La Garçonne » a calomnié la femme française en lui prêtant des travers et des vices qu'elle n'a pas et que le seul fait de représenter ce film pouvait avoir pour la France des conséquences fâcheuses, au point de vue moral, surtout à l'étranger, où l'on n'aurait pas manqué de décrier la femme française, et la France par-dessus le marché.

Voilà la thèse officielle.

Piétres arguments ! Piteuses raisons !

Loïn d'être un film immoral, « La Garçonne » est un film propre qui, vraiment, n'aurait pas dû faire toucher les vieux messieurs vêtus ou impuissants de la censure cinématographique.

Dans la salade à l'avanture Emile-Zola, où nous avions été conviés par Léo Poldès pour assister à la représentation, strictement privée, du film « La Garçonne », nous étions l'écran avec une attente soutenue, et aucun des tableaux qui se dérouleraient sous nos yeux n'eût du dom de faire naître en nous des pensées libertines, et c'est avec le plus grand calme et sans nous détourner de notre sang-froid habituel que nous allâmes après la séance, nous coucher, sans le moindre désir de stuprer la femme française.

Notre coquin familial sonnait : nous n'étions pas en rut.

Non, « La Garçonne » est un film moral, et le père de famille — l'intelligent, pas l'honnête — pourraut y conduire ses filles sans danger : elles n'en ressortiraient nullement perverses, au contraire. Les films qu'elles sont à même de voir chaque soir sont autant pernicieux !

Avant de vous donner mon impression sur la mise en scène, je crois nécessaire de vous livrer mon sentiment personnel sur le livre de Victor Margueritte.

C'est dans le cadre austère du quartier politique de la Santé qu'il me fut donné de lire « La Garçonne ». Notre brave ami Soubervie, qui était, à cette époque, mon compagnon de chaîne, me communiqua le volume, un soir que je m'ennuyais et que je n'avais rien à lire.

Il me dit aussi son opinion sur cet ouvrage, ne voyant d'intérêt que dans les scènes qui se succèdent sous les regards du lecteur.

Je me ralle à son point de vue : la conclusion du roman m'intrigue : seules, les scènes retiennent véritablement mon attention.

Que « La Garçonne » trouve enfin à s'unir avec « l'âme sour », tant mieux pour eux, et je lui souhaite, pour ma part, beaucoup de bonheur — le bonheur est-il vraiment de ce monde ? — car c'est du roman...

Mais on doit être reconnaissant à Victor Margueritte de nous avoir montré, dans son livre, la bourgeoisie d'après-guerre telle qu'elle est, avec ses préjugés, sa basse morale et son hypocrite. L'auteur a déchiré le voile, et nous voyons les larmes à nu.

Nous ne pouvons que le féliciter à l'heure actuelle, de nos « sour » hanter, en compagnie de leurs amants, certaines boîtes de nuit où les personnes des deux sexes sont reçues... bras ouverts — j'allais écrire autre chose, mais... la censure... hum ! — pourvu que leur escarcelle soit bien fermée.

C'est ainsi qu'en voit, à l'heure actuelle, de nos « sour » hanter, en compagnie de leurs amants, certaines boîtes de nuit où les personnes des deux sexes sont reçues... bras ouverts — j'allais écrire autre chose, mais... la censure... hum ! — pourvu que leur escarcelle soit bien fermée.

Contrairement à ce que pensent certains jansenistes, je prétends que l'individu — homme ou femme — a le droit de vivre comme bon lui semble et de s'épanouir sexuellement comme il l'entend, pourvu que soient respectées les droits et la liberté des êtres qu'il côtoie.

A mon sens, ce qui est immoral, ce n'est pas que des individus — hommes ou femmes, le sexe importe peu — aillent forniquer dans des bordels bien achalandés ; non, ce n'est pas cela qui est immoral.

Ce qui est immoral, c'est qu'une société soit organisée de telle façon qu'il est pos-

FEUILLET LITTÉRAIRE

" Ma Vie "

Un livre qui n'est pas encore paru (1). Et dont on parle depuis beaucoup déjà, de tous les côtés. Publicité payée. Ce n'est pas plus difficile que cela. Avec le pognon, on obtient tout ce que l'on veut.

Notre chaste consœur l'Humanité a publié, elle aussi, plusieurs des petits communiqués... lucratifs de la librairie Grasset. Sait-elle que la préface du bouquin se termine par une jaune tirade anti-bolshevique en Ch. Salmon, le traducteur, affirme : « Jamais le peuple russe ne fut plus esclave, jamais ses tares ne furent plus apparentes, les offenses plus cuisantes, la corruption plus profonde... »

Oh ! j'entends : on nous dira : Respect de toutes les opinions. Mais nous répondrons : Pognon !!

**

Ici, au Libertaire, nous ne jalousons rien pour annoncer tel ou tel livre. Mais j'ai eu le plaisir de lire les bonnes feuilles de celui-ci.

(1) Vu le tirage de notre Libertaire effectué mercredi dernier, ça devrait être Tousaint. Cet article nous est paru au très tard pour y flétrir. Ce livre est aujourd'hui en vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc (chèque postal, Soubervie, 588-55, Paris).

Le Pain Chéron

Vive le pain cher à Chéron,
Croustillant comme une salade :
Il est si bon, si bon, si bon,
Que j'en ai le ventre malade !

Si je le donne à mon porceau,
Il fait alors triste « figure »,
Et pour avoir le morceau,
Il y met... de la constiture !

Mais pour l'estomac des Français,
Vive le pain de « nos succès »,
Car il faut que rien ne se perde :

Orge, mais et foin haché,
C'est bien un peu dur à mâcher...
Mais ça fait toujours de la merde !

Eugène BIZEAU.

En lisant...

Ba-ta-clan, par Charles-Auguste Bontemps.

Dans ce court ouvrage, Ch.-Aug. Bontemps se livre au pamphlet. Et c'est avec une rare virulence qu'il justifie certains individus, ces individus qui sévissent à la première page des grands quotidiens et qui encumbrent de leurs discours les belles après-midi des dimanches. Voici une page sur Alexandre-le-Gras : « Souffrez, Site, que je vous confie la joie où je suis. Elle me vient de vous, grâces vous en soient rendues. Le spectacle que, chaque jour, nous offrent les comédiens ordinaires de Votre Majesté, sur les tréteaux de Marianne, était impuissant à nous distraire des turpitudes de ce temps. Il a fallu, pour que le rire, enfin, nous fit souvenir que Rabelais fut de chez nous, l'hypothèse mirifique de votre burlesque odyssee. »

Il n'est pas moi qui reprocherai à un écrivain de montrer la vérité, si cruelle que celle-ci puisse être ; il y a tellement de capons dans notre littérature, qu'il est tout naturel de citer les rares audacieux qui vont jusqu'au bout de leur pensée.

« La Garçonne » est un type de femme assez intéressante, parmi les emancipées de son âge et de son milieu : elle symbolise la franchise, la loyauté dans un monde hypocrite et menteur. Seule, toute seule, elle se dressa contre les préjugés de famille, contre le mensonge et contre les conventions bourgeois. C'est cela qui nous la fait aimer un peu.

A son père, qui veut la marier parce qu'il tire de ce mariage un gros profit financier, lequel lui sera nécessaire pour monter une « affaire » importante, à ce point, vulgaire, maquereuse, quoique bourgeois, elle jette à la face, comme une gifle, ces mots cinglants : « Tu me dégoutes ! »

Puis, elle quitte la maison dans laquelle elle a grandi et se détache de la pourriture familiale pour aller vivre à sa guise, mais écurée et désabusée.

C'est alors qu'on la voit, pendant des années, fuir l'homme — le sexe de son fiancé, qui n'était pas sincère — et aimer une femme d'un amour passionné et, sans doute, charnel.

Ça ne vous gêne pas, ni moi non plus, du reste, que deux femmes se sentent attirées par la passion ; il n'y a guère que nous bons repouleurs eucalyptiques qui peuvent y trouver à redire.

Ou voit aussi Monique Lherbier s'adonner à la « coco ».

Mais elle s'en déshabite, et tout finit bien, car elle s'unit à un homme qu'elle aime et qui l'aime et qui a su la comprendre.

**

On ne devine pas très bien pourquoi ce film est interdit, car, en se pliant au point de vue de la morale la plus rigoureuse, on ne découvre absolument rien dans ce film qui puisse susciter les protestations indignes des puritains.

Pas un des tableaux cinématographiques n'est sujet à caution.

Dans l'ouvrage, il n'y a que douze ou treize passages qui ont éveillé la curiosité.

Le coin sombre d'une loge des Bouffes-Parisiens mis à profit par un personnage du roman, lequel d'une main experte, caresse le... trésor caché d'une délicieuse spectatrice.

Il n'y a vraiment pas là de quoi s'affroncher, d'autant moins que sur l'écran on ne voit rien. Il est vrai que les censeurs ont peut-être voulu frapper l'intention.

Il y a aussi la scène des danses hindous : ce n'est guère que ce qu'on voit au music-hall, pourtant toléré.

Enfin, il y a la folle équipée dans la maison close. Eh bien ! Je vous jure qu'il faut être bien malin pour juger, sur l'écran, de ce qui va se passer.

Le décor ressemble plutôt à un dancing, car l'on y danse et puis... c'est tout.

**

Que penser de l'intransigeance de ces censeurs qui, d'un trait de plume, décident d'autoriser ou d'interdire tels ou tels films ?

Ma réponse sera simple :

La censure est nécessaire à la sauvegarde des intérêts bourgeois.

Quant aux censeurs, qui sont chargés de faire respecter la morale... ce sont des tartufes et des cochons neurasthéniques qui ne pouvaient plus sacrifier à Vénus... et pour cause ! — se vengent de leur impuissance, armés d'une paire de ciseaux... Mais, le malheur, c'est que beaucoup de ces vieux moralistes finissent, un beau jour, rue des Martyrs... en mauvaise posture... si j'ose me l'exprimer ainsi.

Lucien LEAUTE.

On nous annonce la parution à partir du novembre d'un hebdomadaire subversif : « Les Pieds dans le Plat », contenant des charges satiriques, littéraires et politiques présentées sous une forme nouvelle par Dukercy, Michel Herbert et Jules Rivet. (Le numéro : 0 fr. 25).

**

Les souscriptions à l'emprunt sont ouvertes, tous les jours, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e), métro Combat, de 8 heures du matin à 7 heures du soir.

Le dimanche : de 9 heures à midi.

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE
9, rue Louis-Blanc, Paris (X^e)

SÉBASTIEN FAURE

L'Imposture Religieuse : 7.50 francs 8.50

Mon Communisme 7.50 francs 8.75

Propos subversifs 6.00 francs 6.75

La douleur universelle 7.50 francs 8.50

Adresser les commandes à Soubervie

à la Librairie Sociale.

